

# UN QUARTIER INDUSTRIEL A LYON : GERLAND DE 1852 A 1914\*

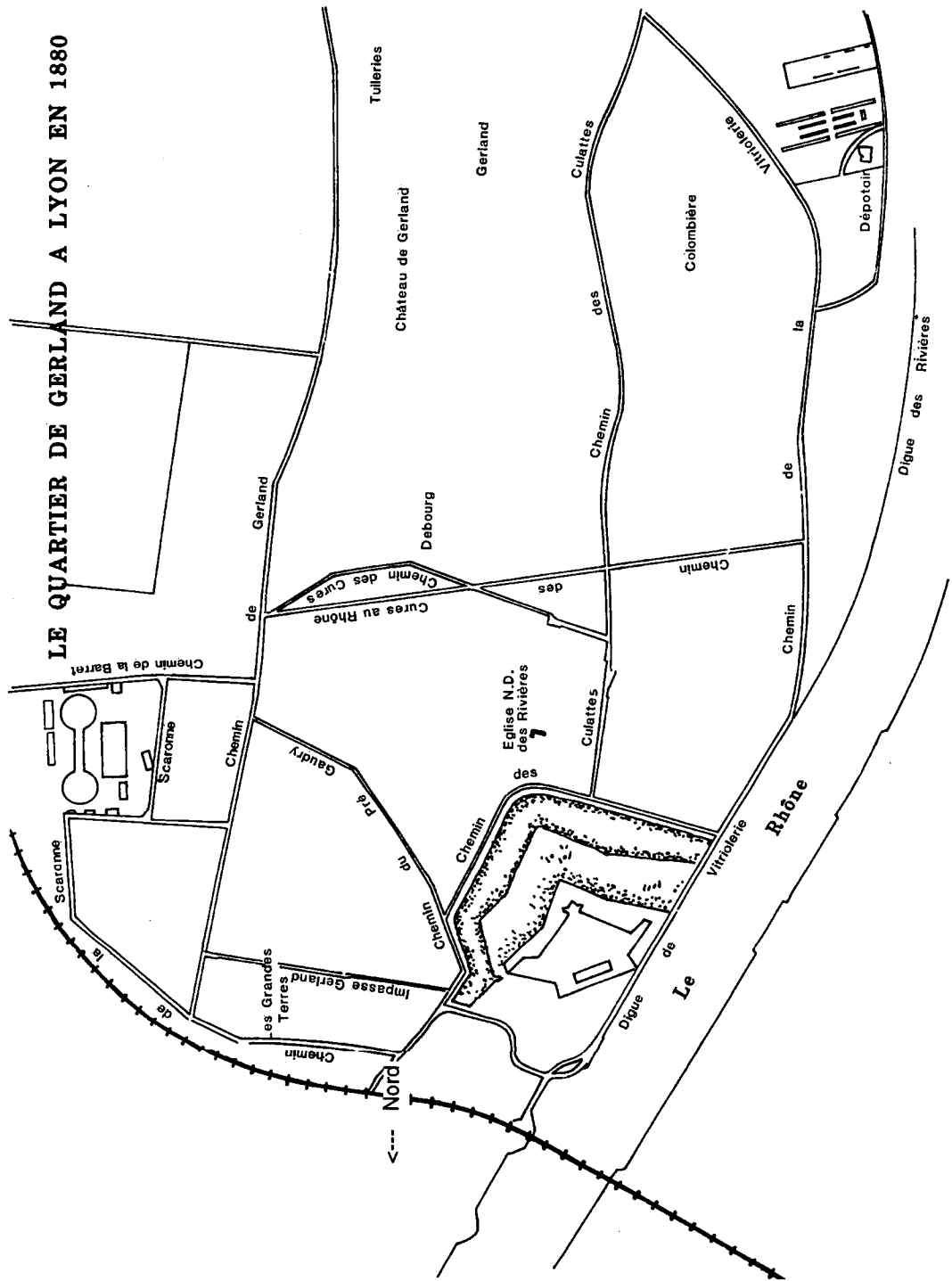
—  
*Nicolas AUCOURD*

**Nicolas AUCOURD**

*Centre Pierre Léon*

Lorsqu'en 1852 la ville de Lyon intègre les faubourgs de Vaise, la Croix-Rousse et la Guillotière, elle absorbe de vastes étendues où se sont installés quelques établissements industriels. Ceux-ci, déclarés insalubres, incommodes ou dangereux, y ont été relégués sous la pression de l'administration publique, mais aussi en fonction d'un cadre propice. Ainsi, à cette époque, Gerland n'est qu'un lieu-dit parmi d'autres, situé à l'extrême sud de la Guillotière. Il ne devient quartier qu'à partir des années 1900-1910, lorsqu'il est mis en valeur par d'importants travaux d'urbanisme : le stade Jean-Bouin, le percement de l'avenue Jean Jaurès et l'édification des abattoirs municipaux. La ligne de chemin de fer de la compagnie du Paris-Lyon-Marseille a été installée dans les années 1850, reliant cette zone à d'autres axes, de grands chemins vicinaux – de un à deux kilomètres de longueur – et, à l'extrême est, la route de Vienne, ancienne route royale de Paris à

\* L'ensemble des résultats dans AUCOURD (Nicolas), *le développement d'un quartier industriel à Lyon, Gerland de 1852 à 1914*, mémoire de maîtrise, université Lumière-Lyon 2, septembre 1996, 133 p. (direction Sylvie SCHWEITZER).



LE QUARTIER DE GERLAND A LYON EN 1880

Antibes. La présence du fleuve, de la lône, de la vitriolerie et de petites rizes, mais aussi d'un grand bassin de main-d'œuvre formé par les habitants récemment urbanisés de la Guillotière, sont autant d'atouts qui vont faciliter la venue de l'industrie, soutenue par la présence de l'armée, au fort de la Vitriolerie, renforcée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par ses usines d'armement pour l'artillerie. Ce travail couvre une zone allant de la ligne du chemin de fer, du nord (quartier de la Mouche) à l'est (Moulin à Vent/Grand Trou), à l'ouest avec le Rhône, le sud étant limité par la commune de Saint-Fons.

L'industrialisation d'un quartier comme Gerland est difficile à étudier, car peu de témoignages subsistent aussi bien au niveau des archives manuscrites<sup>1</sup> que de l'architecture : le bâti industriel se transforme tout au long de l'histoire d'une entreprise, ponctuée par la croissance (expansion de l'usine) ou la crise (reconversion ou destruction). L'industrialisation de Gerland connaît plusieurs mouvements et la vie économique du quartier suit entièrement celle de Lyon. Si tous les secteurs de l'industrie y sont présents, ils n'apparaissent pas en même temps. C'est ce que nous verrons dans un premier temps. Dans un deuxième

temps, chaque type d'activités sera décrite plus précisément.

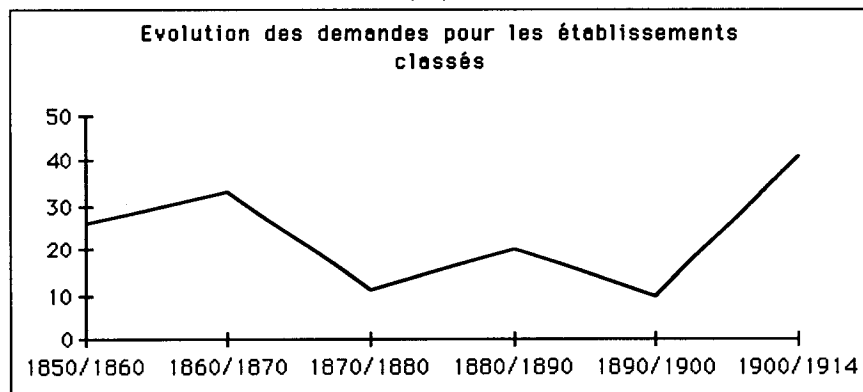
## EVOLUTIONS

La série 5 M des Archives départementales du Rhône fournit, sur une période allant de 1852 à 1914, 141 demandes d'installations d'établissements classés à Gerland. Ces demandes sont inégales qualitativement puisqu'elles peuvent concerner un atelier tout comme une grande usine, mais elles sont fiables puisque toute industrie ayant besoin de moyens de production importants (marteaux-pilons, forges, four, machines à vapeur) y figure systématiquement. Ces demandes donnent une vision du dynamisme industriel du quartier, avec une possibilité de mesurer son ampleur (par la taille de l'entreprise et le produit fabriqué : produit bas de gamme/haut de gamme, produit artisanal, produit de pointe, produit fabriqué en série...).

Le graphique n° 1 montre trois périodes : une période de croissance industrielle allant de 1852 à 1870, suivie d'une stagnation de 1870 à 1900, puis d'une dernière période de forte croissance. De 1852 à 1870, on assiste à ce

1 - Ce travail sur Gerland ne repose que sur des archives publiques, tout particulièrement la série 5 M, Etablissements classés, des Archives départementales du Rhône.

Graphique n° 1



2 - CAYEZ (Pierre),  
*L'industrialisation  
 lyonnaise au  
 XIX<sup>e</sup> siècle.*  
*Du grand commerce à  
 la grande industrie,*  
 Service de  
 reproduction des thèses  
 de l'université Lille III,  
 1977, p. 363.  
 Voir aussi  
 LAFÈRÈRE Michel,  
*Lyon, ville industrielle.*  
*Essai d'une  
 géographie urbaine  
 des techniques et des  
 entreprises,* Paris, PUF,  
 1960.

que Pierre Cayez appelle « l'explosion industrielle<sup>2</sup> » ; commencée vers 1830-1840, elle repose financièrement sur l'accumulation de capitaux investis majoritairement par des négociants, des marchands, puis, après, par des banques régionales. Matériellement, elle s'installe sur l'extension du trafic fluvial, en particulier rhodanien, avec l'utilisation des bateaux à vapeur, entraînant une baisse du prix du frêt. S'ajoute à cela la mécanisation des ateliers et de l'industrie par l'introduction massive de la machine à vapeur. Ces révolutions techniques ont pour conséquence directe la baisse du prix de revient des marchandises. Enfin, la masse des habitants, lyonnaise de fraîche date, favorise l'utilisation et la concentration de main-d'œuvre dans les usines, et offre aussi un marché de plus en plus important.

L'industrie chimique représente 37 % des demandes d'installation de ce premier temps. Ses établissements touchent presque tous au domaine textile, par la fabrication de produits chimiques pour la fabrique. Parallèlement se développe une intense activité verrière. Plusieurs maisons importantes s'installent à Gerland, comme Saumont, Mesmer et Jayet, Pely et Felizat, qui rivalisent directement avec les verreries d'Oullins. La part de l'industrie animale est de 29 %. Cela s'explique facilement : les abattoirs et les tueries sont contraints de s'établir en dehors de la ville du fait des nuisances qu'ils provoquent. Par conséquent, toutes les activités annexes telles que l'équarrissage, la production d'engrais, les fonderies de suif, les boyauderies se développent à proximité, afin d'éviter le transport de matières rapidement putrescibles. De plus les tueries sont proches des éleveurs. L'industrie du bâtiment, avec 19 % des demandes, prend une grande importance durant cette période ; la majorité des demandes

concerne des briqueteries et des tuileries. On ne trouve pas de documents pour des activités annexes, si ce n'est dans les annuaires (charpentiers, menuisiers, maçons, etc.). Ce développement s'explique par les grands travaux d'urbanisation du centre initiés par le préfet Marius Vaisse, mais aussi des quartiers périphériques de la ville qui connaissent une expansion démographique considérable. Les industries diverses, avec 10 % des demandes, sont des dépôts de chiffons et de petites verreries artisanales. La part de l'industrie métallurgique est très faible : 5 % ; on ne trouve que de petits établissements, hormis la compagnie du PLM.

Une période de récession s'installe de 1870 à 1900, le total des demandes n'est que de 41 sur 30 ans. Elle est à mettre en rapport avec les crises qui secouent la Fabrique. La crise de 1876, provoquée par l'arrivée massive de soies d'Asie, marque un tournant dans la vie économique de la cité, tout comme le désastre de la maladie du ver à soie dans les magnaneries françaises. Elle s'ajoute aux effets de la grande dépression des années 1880, quand les capitaux et les investissements deviennent rares. Le domaine chimique, par exemple, reste très sensibilisé car il est lié au dynamisme de la Fabrique.

La dernière période, de 1900 à 1914, voit l'avènement des industries issues de la deuxième révolution industrielle. A Gerland s'installent ainsi des établissements liés à l'électricité, au gaz, aux hydrocarbures. Avec cette deuxième vague, Lyon s'affirme industriellement sur le plan régional, mais aussi sur le plan national. Ces industries nécessitent de gros capitaux, des infrastructures, de l'espace. L'industrie métallurgique progresse ainsi de plus de 110 % en 15 ans et s'affirme dès les années 1890. Si le nombre de demandes n'est pas très

important, le poids de ces usines en biens de production, en capitaux et en surface est beaucoup plus élevé que la moyenne. Les demandes dans le domaine de l'industrie chimique continuent de baisser. En fait, un mouvement de concentration se fait sentir dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'industrie animale est au plus fort, stimulée par la municipalité qui décide à la fin des années 1890 d'installer à Gerland le deuxième abattoir de France (après celui de Paris). L'industrie du bâtiment est toujours présente. Aucune demande d'établissement classé n'apparaît pour ce secteur, mais les indicateurs Henry nous donnent les noms de petites sociétés de construction, de terrassement.

## LOCALISATION

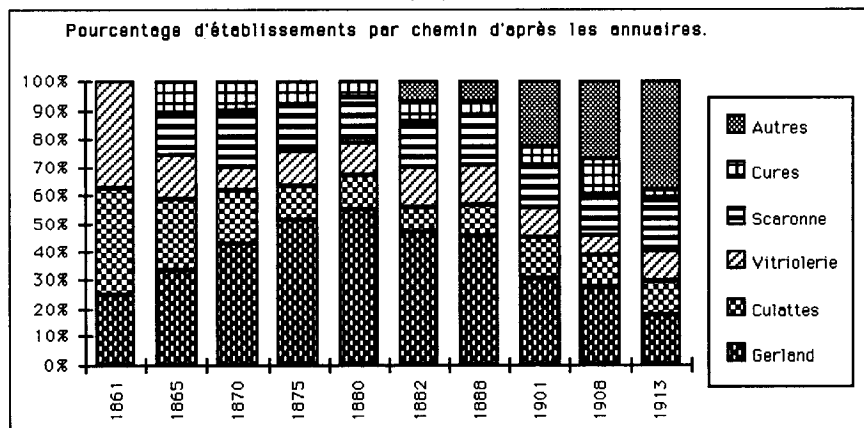
Le réseau viare du quartier de Gerland est constitué, en 1850, de cinq grands chemins vicinaux : les chemins de Gerland, de la Scaronne, des Culattes, des Cures et de la Vitriolerie, où les établissements s'installent dès les années 1830-1840. C'est à partir des années 1880 que d'autres axes prennent de l'importance, après une relative saturation des

premiers. Le graphique n° 2 nous montre la part et le développement des établissements sur ces chemins.

Axes de pénétrations dans la zone, ces cinq chemins vicinaux sont les plus longs, mais aussi les plus entretenus. La prépondérance du chemin de Gerland est nette, sans doute parce qu'il donne accès à de vastes étendues de terres inoccupées. Les autres chemins supposent plus de contraintes : de par les installations militaires pour le chemin des Culattes, de par celles du PLM pour le chemin de la Scaronne, à cause des contraintes fluviales pour le chemin de la Vitriolerie. Il convient néanmoins de manier ces chiffres avec prudence, car certaines usines ne donnent pas sur le chemin même, comme les établissements Faugier, fabricant des boulons et des essieux : ainsi naît le passage Faugier qui se transforme en impasse. Si ce passage donne évidemment sur le chemin de Gerland, il montre la récupération par la municipalité des passages privés, créés par des industriels.

A partir des années 1880, mais surtout après 1890, d'autres chemins prennent de l'importance. Cette période, comme nous l'avons vu, est marquée par une croissance beaucoup plus impor-

Graphique n° 2



tante que celle des années 1830-1860. On assiste alors, en 20 ans, à un véritable éclatement et à un foisonnement de nouvelles entreprises. Or les nouvelles sociétés choisissent de s'installer sur le chemin du Pré-Gaudry, de la Croix-Barret, la rue de la Grande-Famille, etc. Elles construisent leurs usines en achetant leurs parcelles de terrain à une multitude de petits propriétaires, afin de constituer de vastes espaces de production et de stockage. L'exemple le plus flagrant est la société des Câbles de Lyon, dans les années 1910, qui occupe 18 hectares, au n° 11 du chemin du Pré-Gaudry. En 1913, environ 40 % des établissements repérés dans les annuaires sont sur ces chemins. Il est fort possible que le « vieux » réseau soit partiellement saturé, par les entreprises et par les habitants, dont les maisons jouxtent toujours ces chemins.

### REGROUPEMENTS

Si les cinq chemins principaux drainent toutes les demandes, force est de constater que la majorité des entreprises du même secteur ont tendance à se regrouper. Ainsi on assiste à la formation de noyaux d'usines ou d'ateliers fabricant les mêmes produits. Les deux groupes les plus remarquables appartiennent à l'industrie animale (en particulier les fondeurs de suifs et les fabricant de bougies et de savons) et à l'industrie du bâtiment (principalement les fabricants de tuiles et de briques). Une telle concentration des fabricants de tuiles et de briques s'explique facilement : en effet, la partie la plus au sud du chemin de Gerland, au niveau du chemin de Debourg et du chemin des Ballonnières, est la plus riche en argile, matière première nécessaire pour la fabrication de ces produits. Or comme

les centres de productions s'installent directement sur les sites d'extraction d'argile, il est impératif que la couche argileuse soit importante afin d'être exploitée le plus longtemps possible.

Il est plus difficile d'expliquer la forte concentration des stéariniers-savonniers et des fondeurs de suif. On peut retenir trois raisons. La première repose sur la présence proche, chemin de la Vitriolerie, de l'équarrisseur Laracine, fournisseur des matières premières, les suifs devant toujours être très frais. D'autres équarrisseurs, bien sûr, pouvaient jouer ce rôle, ceux de Vaise notamment, mais la proximité reste un atout. La situation de la fabrique de cordes harmoniques de Babolat s'explique ainsi, puisqu'elle est proche de sa matière première, les boyaux. Pour ces fabriques, dont les besoins en eau sont importants (lavage des boyaux, le trempage des cordes...), la proximité du Rhône est un deuxième avantage. Les nombreuses rizes présentes non loin du chemin de Gerland assurent, dans un premier temps les besoins en eau. Lorsque les rizes sont soit trop polluées, soit en baisse d'étiage, les entreprises mettent au point un service quotidien de ramassage des eaux du Rhône dans des fûts, par charrettes ; inversement, elles rejettent leurs eaux usées, par ce même moyen, dans le fleuve. La troisième raison s'explique également par le souci du Conseil d'Hygiène Publique et de Salubrité (CHPS) de cantonner les industries du même type aux mêmes endroits.

La majorité de ce type de fabrications s'installe entre 1850 et 1880, à un moment où le quartier n'est pas encore très habité. Les industries métallurgiques, s'implantant plus tardivement à Gerland, confirment que cette tendance au regroupement est continue sur toute la période, mais toute la branche métallurgique est concentrée au nord, à la

Mouche. En effet, le chemin des Culattes apparaît, dès 1892 et jusqu'à 1901, comme celui qui concentre le plus ce type d'industries. On retient les noms d'industriels tels que Danto-Rogeat (fonte émaillée), Robert et cie (maîtres de forge), Piat et ses fils, Desvignes (fonderie de fonte). Le chemin des Culattes est détrôné plus tardivement par le chemin du Pré-Gaudry, avec la société des Câbles de Lyon, la société des Magasins généraux (fonderie de fonte et de fer), Derobert, J. Weitz (constructions mécaniques), Couturieux. Le chemin de la Scaronne (puis le chemin de Josaphat) concentre quant à lui toutes les activités métallurgiques autour des trains à vapeur : ateliers de réparation, de stockage des pièces détachées, usinage de pièces spécifiques, entrepôts... Les ateliers du P.L.M. sont gigantesques et témoignent d'une activité intense. Les besoins en surfaces, la proximité du chemin de fer, de l'avenue des Ponts sont des atouts prépondérants pour cette industrie.

L'industrie chimique est nettement plus diffuse. On peut distinguer de petits îlots, constitué de trois ou quatre fabriques au maximum. Toutes en grande majorité concernent la fabrication de produits pour le textile. Elles comblent, elles aussi, leurs besoins en eau par des systèmes de ramassage.

## L'INDUSTRIE ANIMALE

L'industrie animale regroupe toutes les fabriques dont les produits finis sont composés de matières dérivant d'animaux (exceptés les engrais qui sont traités chimiquement, inclus dans l'industrie chimique). Il s'agit d'une industrie qui utilise les abats des animaux domestiques de ferme, mais aussi les viandes, pour en extraire généralement le gras. Le

corps de l'animal est utilisé dans sa totalité. Il est facile de reconstituer les branches de ce secteur, puisque ces fabriques sont systématiquement refoulées à l'extérieur de la ville, d'abord par la commune de la Guillotière puis par la ville de Lyon. Elles sont donc très présentes à Gerland. De plus, l'industrie animale, de par la nature putrescible des matières premières qu'elle emploie, tend à se regrouper autour des abattoirs, des tueries et des équarisseurs. Les demandes, 45 dans la série 5 M, font part d'une multitude d'activités difficiles à quantifier, le secteur comportant beaucoup d'activités qui peuvent se mettre en parallèle. C'est le cas des fabricants de graisses, des savonniers, des stéarinières et des fondeurs de suif. En général, ils ont tous été fondeurs de suif. La savonnerie et la confection de chandelles vont de pair chez les industriels. C'est également le cas des fabricants de cordes harmoniques qui, antérieurement, ont eu une boyauderie. Ainsi apparaissent plusieurs activités toutes issues, semble-t-il, de l'installation de tueries et de clos d'équarissage à Gerland.

Les équarisseurs fabriquent des engrais constitués des déchets de leur industrie. Il y a relativement peu d'établissements pratiquant l'abattage des animaux à Gerland. On peut supposer qu'ils sont soit à l'extérieur de la zone étudiée, soit que les animaux morts sont transportés à Gerland. Le premier établissement recensé est celui de Laracine, autorisé en 1841. Il semble que son atelier soit installé vers le chemin de la Vitriolerie. Une demande d'autorisation pour des machines à vapeur est reçue favorablement le 2 juin 1856, mais le dossier laisse supposer qu'il devait pratiquer l'abattage des bêtes. Cette entreprise, reprise par Malecot, est autorisée en 1887. L'inspection du travail donne la composition du personnel de cet atelier :

15 ouvriers en 1894. C'est un atelier relativement modeste, mais il reste le plus important et le plus honni des équarris-seurs de Gerland durant notre période. Le 2 novembre 1860, chemin des Culattes, Maubernard est autorisé pour plusieurs activités dont l'équarrissage, mais aussi pour la fabrication d'engrais, de gélatine, de chandelles et d'huile animale. On note d'importantes oppositions, du fait que son atelier se trouve sous l'action du vent du midi, mais l'industriel se plie aux conditions drastiques du CHPS, malgré les coûts qu'elles entraînent. Les tueries de Bertrand et Pin marquent l'arrivée de l'abattage des animaux de boucherie à Gerland.

C'est surtout la demande de la ville de Lyon pour un abattoir public dans le quartier de la Mouche qui accélère le mouvement. Elle est autorisée le 30 septembre 1901, pour le projet initial, agrandi le 4 septembre 1908, afin de regrouper les activités autour de cette industrie (ventes d'animaux, fabriques de charcuterie, fabrication et raffinage de graisses, etc.), et d'en faire le deuxième abattoir de France. Elle confirme la position de Gerland comme pôle de l'industrie animale à Lyon. Les enquêtes, effectuées avant travaux pour délimiter le lieu, les coûts, les nuisances, les avantages sont importantes. En fait, l'abattoir n'est pas encore achevé quand la Grande Guerre éclate, et certains bâtiments sont immédiatement reconvertis pour les besoins de guerre.

Au total, il convient de souligner l'importance de cette activité. Avant 1852, seuls deux établissements concernant l'industrie animale ont été repérés, Laracine et Savares, fabricants de cordes harmoniques, au chemin des Rivières. En moins de vingt ans Gerland attire une grande partie des entreprises liées à l'industrie animale et les concentre à quelques endroits (chemin de Gerland,

de la Vitriolerie, de la Scaronne en particulier). En matière d'abattoirs, Vaise aurait tout aussi bien pu les attirer, ce qui n'est pas le cas ; il est probable que ce phénomène est facilité par la présence des équarris-seurs, proches d'éleveurs, dans la campagne environnante. Ainsi ces activités, les premières à apparaître chronologiquement, génèrent tout un secteur d'industrie : graisses, savons, cordes harmoniques, cuirs, etc.

Un pôle autour de la transformation des graisses et de leur utilisation pour la production de savons et de chandelles apparaît rapidement. A l'origine il y a plusieurs fondeurs de suif et quelques fabricants de chandelles, de savon et de graisse. Ces fondeurs de suif n'ont pas d'autorisation pour tenir une fabrique de chandelles, de savons ou d'huile. Il est probable qu'ils fournissaient les suifs fondus à des fabricants. Ces fabriques s'implantent dès les années 1850, sans avoir laissé de traces archivistiques. On dispose, grâce aux inspecteurs du travail de la composition de l'atelier de Droguet : 6 ouvriers. Ces fonderies sont de modestes fabriques, avec peu de matériel (un four et une machine à vapeur) et peu de personnel. Les suifs sont des corps gras que l'on extrait de la viande par cuisson longue. La composition des suifs dépend de l'espèce animale dont ils proviennent. Pour une même espèce animale elle dépend de l'âge et du sexe de l'animal. Le suif des bœufs est essentiellement constitué d'acide myristique (3 %), palmitique (25 à 30 %), stéarique (15 à 30 %), oléique (30 à 45 %), plus d'autres éléments... Le travail est plus important la nuit (2 fontes de suifs) que le jour (1 fonte seulement).

L'arrivée de nouveaux procédés et l'extension du marché des savons et des chandelles, provoquée par l'expansion économique et démographique lyonnaise, entraînent une concentration, dans



un même atelier, de ces deux activités. Les conséquences en sont soit la fermeture des fonderies de suif, soit des associations entre fondeurs et savonniers/stéariniers, comme pour Viallon et Gemier. Rappelons que le savon sert pour l'hygiène des gens (minoritairement), mais surtout qu'il est utilisé massivement, pour graisser la soie (en particulier grâce à l'acide oléique) avant la teinture. C'est aussi le moyen de travailler la nuit. Ces deux produits ont donc une grande importance pour l'industrie. On possède quelques données sur certains de ces industriels, notamment sur la taille de leurs entreprises. L'établissement de Dechenaux, autorisé le 28 août 1882, est un petit atelier, employant en 1895 trois personnes. L'établissement de Gourd, Viallon & cie est plus important, avec 41 personnes en 1893 (1 fille de 6 à 18 ans, 2 filles mineures, 8 femmes, 30 ouvriers). Celui de Guy compte 41 personnes (1 garçon et 4 filles de 16 à 18 ans, 8 filles mineures, 12 femmes, 26 ouvriers) en 1895. Ce sont deux véritables usines. L'établissement le plus important pour cette activité est celui de Chatanay, qui emploie 77 personnes en 1895. Les années 1880 voient une crise du secteur. La généralisation de l'éclairage au gaz, l'utilisation de l'oléine par les teinturiers (n'achetant plus de savon) orientent cette industrie vers de nouveaux débouchés. Beaucoup d'établissements ferment, d'autres se concentrent : en 1895 s'opère la fusion des plus importants stéariniers et savonniers de Lyon, Chatanay, Gourd et Guy, de Gerland et Radisson et David, de Vaise.

Les boyauderies s'installent toutes au XIX<sup>e</sup> siècle. On trouve des fabriques de cordes harmoniques, une triperie, une charcuterie. La première fabrique de cordes harmoniques repérée à Gerland en 1861 est celle de Savares, chemin des

Rivières. On sait également que Babolat a été contremaître chez cet entrepreneur, avant d'avoir sa première usine, chemin des Cures, autorisée le 3 octobre 1864. En 1895, son personnel est composé de 67 personnes. On peut supposer une réussite du fait de son expansion (2 usines), mais aussi d'une association avec son collègue Monnier : ils possèdent à eux deux, trois sites de production. Le fabricant de cordes harmoniques Favre expose lui aussi une belle réussite avec deux usines, l'une chemin de la Scaronne, autorisée le 4 décembre 1857, l'autre chemin des Culattes, autorisée le 8 septembre 1881.

On ne trouve que cinq demandes dans l'industrie du cuir. L'activité principale reste la production de cuir, du cuir tanné au cuir fini. Le cuir fini peut être hongroyé ou corroyé. Dans un atelier de corroyage, le cuir subit une série d'opérations, il est travaillé sec ou humide. Lorsqu'il est humide, ce sont les opérations chimiques, graissage et teinture, pour nourrir le cuir, et une série d'opérations mécaniques telles que le dérayage ou le refendage. Un lissage est ensuite effectué, vient enfin une période de séchage des cuirs, en dépôt. Les cuirs secs sont préparés suivant des méthodes qui ont pour but tantôt de l'assouplir (palissonage, rebroussage), tantôt de le rendre plus ferme (battage, cylindrage) et tantôt de lui donner en surface son aspect définitif (apprêtage, tissage ou ponçage). Le hongroyage des cuirs est originaire de Hongrie : les cuirs de bœufs, qui n'ont pas été épilés par pelanage, mais dont le poil a été éliminé par rasage, sont passés dans des solutions très concentrées d'alun et de sel qui en provoquent le tannage. Ils sont ensuite imprégnés de suif. Les cuirs hongroyés présentent une grande résistance à la traction. Les matières à employer telles que l'alun, les colorants, les suifs se trou-

3 - Sur les liens entre soie et chimie et les découvertes lyonnaises, LEQUIN (Yves) (dir.), *500 Années-Lumière. La mémoire industrielle de Rhône-Alpes*, Paris, 1991, 500 p.

vent sans problème à Gerland : l'industrie attire l'industrie.

On note enfin la présence d'activités diverses telles que la fabrication de colle forte, à base d'os, un dépôt d'os secs, un fabricant de gélatine alimentaire, des éleveurs : leur présence dans les archives des établissements classés tient au fait, sans doute, que la ville les a rattrapés.

## L'INDUSTRIE CHIMIQUE

L'industrie chimique a vécu plusieurs époques à Gerland. Elle est centrée essentiellement sur la fabrication de produits pour le textile et pour la teinturerie, dès les années 1850. Ensuite viennent d'autres activités, dépôts de vidanges pour la fabrication des engrais et fabriques de sulfures de carbones (sous l'urgence de la crise du phylloxéra qui touche le vignoble beaujolais au début des années 1880). Dans les années 1900, la majorité des demandes concerne des dépôts d'huile ou de pétrole, voire de petites raffineries et aussi d'établissements de fabrication de gaz spécifiques.

La branche textile se met en place dès les années 1850. La période 1852-1870 est marquée par l'apparition de nombreuses petites entreprises, fabriquant un ou deux produits au maximum, en plus ou moins grande quantité. En général, elles ne fabriquent pas un produit complexe mais plutôt certains éléments nécessaires aux colorants (distilleries de goudron, fabriques d'acides, de noirs de fumées ...). Ces petits industriels forment la masse des demandes de cette période et la durée de vie moyenne de leurs entreprises dépasse rarement dix ans : cinq établissements sur treize seulement, quand trois ont une durée de vie de 4 à 5 ans, cinq étant impossibles à dater correctement.

Ils disparaissent à cause du rapide rétrécissement du marché des produits chimiques tinctoriaux, de plus en plus concentré entre les mains d'une poignée d'industriels, possédant capitaux et matière grise et fabricant ces produits en quantité massive dans de grandes usines.

Le cas le plus important de réussite dans le domaine textile est celui de Guinon, Marnas et Bonnet, Lyonnais inventifs et entreprenants. C'est en 1849, trois ans après sa découverte, que Nicolas Guinon organise la fabrication de son jaune à l'acide picrique, couleur dérivée de l'huile de houille obtenue par distillation du goudron<sup>3</sup>. C'est ainsi qu'il peut organiser une production massive avec des matières premières moins coûteuses, plus performantes, dans son usine aux Brotteaux. En 1856 il s'associe avec Marnas et Bonnet : Marnas tient un rôle actif de préparateur chimiste avec le dépôt en 1857 du brevet de la pourpre française, Bonnet est le contremaître de l'usine.

Le secteur des engrais chimiques apparaît rapidement. Sur douze entrepreneurs repérés, sept fabriquent des engrais d'origine animale, vers 1860, trois fabriquent des engrais d'origine minérale et s'implantent dans les années 1890. Les deux derniers produisent du sulfure de carbone, dans les années 1884-1888, après la crise du phylloxéra dans les vignobles du Beaujolais. Parallèlement se développent les engrais d'origine animale, composés essentiellement de matières fécales mais aussi de déchets provenant des abattoirs. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la municipalité lyonnaise accorde à des compagnies privées la concession de la vidange de toutes les fosses d'aisances, qui organisent, sous le contrôle des pouvoirs publics, la fabrication des engrais. Ce sont les engrais les plus frustrés, dont la fermentation, dans

d'énormes réservoirs, est accélérée par l'ajout d'acides.

Il est difficile de déterminer l'origine de la verrerie à Gerland. On retrouve sur la période six dossiers pour des autorisations de verreries spécialisées dans la gobeletterie et la fabrication des bouteilles. La présence d'autant d'établissements s'explique par le marché qui s'offre grâce à l'augmentation des besoins de la population et des industries (en particulier l'industrie chimique et les activités viticoles de la région). Le premier établissement à s'installer à Gerland est la verrerie de la Grosse Mouche, autorisée le 24 mai 1839 par le CHPS et créé par Françoise Bulliod et Lacombe. Cette verrerie est construite près du Fort de la Vitriolerie et du Rhône. Le 24 mars 1852, après maintes tractations, la verrerie de Mesmer, chemin des Culattes, est autorisée par la préfecture (elle fonctionne depuis 1842). Cet industriel possède une autre verrerie à Poncin, à proximité des grandes forêts du Bugey qui fournissent le combustible pour les fours. L'arrivée de la houille du bassin de la Loire va dynamiser la verrerie urbaine. Nombre de verriers viennent en ville, dont Mesmer. Sa verrerie fabrique de la gobeletterie, des flacons, des articles pour pharmacie et chimie, etc. En 1877, il cède son entreprise à son fils et à son gendre, Etienne Jayet. Vers 1900, l'association Mesmer se transforme en S.A. des Verreries de la Gare. On sait grâce aux travaux de Pierre Cayez que les quatre grandes maisons lyonnaises (Mesmer, Dupuis, Jayet et Birond) s'associèrent dans la compagnie des Verreries Lyonnaises. La verrerie des frères Joanny et Francisque Jayet est fondée en 1884, au 59 chemin de Gerland, lors de la dissolution de la société Mesmer & Jayet. Elle compte trois fours et occupe 201 ouvriers dans les années 1890. En 1887, s'opère un changement de la

raison sociale qui devient Jayet frères, Verrerie de Gerland. On y fabrique des bouteilles, des sucriers, des vases, des salières, des cloches à fromages. Dans les années 1900 on y produit des verres de couleur. Le dernier établissement est la verrerie Florent-Faure, fondée sans doute dans les années 1910, située rue Hector Malot, est spécialisée dans la fabrication de flacons d'encre et les carcagnoles pour la soierie<sup>4</sup>.

Des dépôts d'hydrocarbures apparaissent dans les années 1880. Sept dossiers ont été localisés à Gerland. La présence de dépôts non loin d'une agglomération est autorisée car il s'agit essentiellement d'une activité de stockage de pétrole ou d'huile de pétrole. Les entrepôts bénéficient de matériaux de construction résistant au feu. L'activité de raffinage reste très limitée (une seule demande). Les pouvoirs publics obligent cette industrie à limiter les transports au maximum. Les quantités et la nature des produits stockés diffèrent selon les besoins des entreprises. Le pétrole et l'essence servent pour la fabrication de graisses et d'huiles spécifiques, de produits chimiques mais aussi pour l'éclairage des particuliers, des industriels (lors du travail de nuit), de la municipalité. L'éclairage à base d'hydrocarbures concurrence le monopole de la compagnie du Gaz de Lyon. Le caractère pratique de l'éclairage au pétrole assure une plus large diffusion. Il n'y a pas de contrainte d'abonnement, moins de risques.

L'industrie gazière apparaît au début du XX<sup>e</sup> siècle. On recense quatre demandes. La première est constituée par la compagnie du Gaz de Lyon, qui vend du gaz fabriqué en usine, à partir de charbon et de houille, à des particuliers et à la municipalité. Elle possède des concessions gazières afin de pouvoir distribuer à ses abonnés une source

4 - On trouve une indication dans l'Annuaire lyonnais de 1912. Elle est autorisée en 1914 par la préfecture.

d'éclairage par des becs à gaz. Les trois autres demandes s'articulent autour des producteurs de gaz, pour leur propre industrie. Le PLM avec une usine à gaz riche et à gaz acétylène produit des gaz d'éclairage pour les voitures des trains. En mai 1894, la Société de stéarinerie et de savonnerie de Lyon, chemin de Gerland, est autorisée à fabriquer de l'hydrogène et de l'oxygène. Ces gaz rentrent dans la production de savons et de chandelles ; durant la première guerre mondiale, la société fabrique aussi des gaz militaires.

On trouve par ailleurs quelques industriels fabriquant des produits divers : asphalte, produits pharmaceutiques (Bouchard et Bourne), cartons bitumés, alcools dénaturés. Ils restent très marginaux et disparaissent souvent en temps de crise.

---

### L'INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE

Une vingtaine de demandes pour des établissements classés dans ce secteur ont été effectuées auprès de la préfecture de 1852 à 1914, et surtout au XX<sup>e</sup> siècle. En 1827 apparaît la première compagnie de navigation sur le Rhône. En 1836, un charpentier de Vaise, Fortuné Mauriac, substitue le fer au bois dans la construction des coques de bateaux et de nombreux chantiers de construction fluviale s'installent sur la Saône et sur le Rhône ; ils restent avant tout comme des sites d'assemblage et de finissage des bateaux. Les parties mécaniques et les coques sont construites dans un premier temps par des artisans mécaniciens, puis, dans un deuxième temps par des ingénieurs-mécaniciens disposant de bureaux d'études pour l'élaboration de moteurs et de bateaux, construits dans des ateliers plus vastes. Ainsi se forme une alliance entre les

mécaniciens et les charpentiers-chaudronniers. Un chantier d'assemblage existe à la Mouche. Il centralise en un lieu la production des ateliers pour des constructions de grandes tailles telles que les dragues ou les excavatrices. On y répare aussi les bateaux. La concurrence avec le chemin de fer provoque le déclin de cette activité, mais la « grosse chaudronnerie » trouve un nouveau souffle dans la construction du matériel pour les travaux publics, conçus par les ingénieurs lyonnais. Le percement du canal de Suez et la pénétration fluviale dans les colonies d'Afrique et d'Asie en sont les promoteurs.

L'apparition de nouvelles sources motrices entraîne pour ces entreprises de chaudronnerie très spécialisées des problèmes de reconversion. De nouveaux domaines naissent et se développent : les charpentes métalliques pour le bâtiment, la création de nouveaux matériels nécessitant le recours à de grosses opérations. Plusieurs industriels se distinguent à Gerland, Felizat, constructeur de bateaux à vapeur, Danto et Breton, fabricants de coques à bateau en acier ainsi que de machines à vapeur et Demange et Satre, également fabricants de bateaux et de machines à vapeur. Michel Felizat s'installe à Lyon vers 1870 ; il possède deux chantiers de construction de bateaux, l'un à Arles, l'autre à Lyon, sur la rive gauche du Rhône, à la Mouche, chemin de la Vitriolerie. Son entreprise est reprise en 1884 par Henri Satre. D'après Pierre Cayez, la maison Satre reste la plus conséquente en matière de construction mécanique. Elle est créée en 1840, sous la raison Combe & Cie, produisant des machines à vapeur et des tramways. En 1863, elle s'associe à Satre et ils se spécialisent alors dans la construction et le matériel de dragage. En 1889, la société se transforme en S.A. avec un capital de

3,5 millions de francs. Elle crée d'autres chantiers en France (Arles, Rouen). De 1860 à 1905, cette entreprise fabrique 21 dragues et 4 excavatrices et fournit des équipements pour le percement du canal de Suez ; elle emploie 123 ouvriers en 1895.

La maison Danto et Breton est plus spécialisée dans la construction des coques et des machines à vapeur de bateaux et d'usines. Une demande est autorisée le 30 septembre 1862 pour une usine, chemin des Culattes, regroupant plusieurs activités : une fonderie en fonte de fer, une forge et des marteaux-pilons. Cette demande fait suite à la destruction de l'usine dans la nuit du 15 août 1861, usine qui était louée à Guinon, Marnas et Bonnet. C'est le premier grand accident industriel à Gerland. La nouvelle usine est destinée à la production de grosses constructions. Un deuxième établissement, avenue des Ponts (l'actuelle avenue Berthelot), se charge de la grosse chaudronnerie. Les deux usines comptent 140 ouvriers en 1847. En 1854-55, la part de la maison Breton et Danto dans la production de machines à vapeur et de chaudières est de 22,24 % parmi les principaux fabricants. Elle se place ainsi en deuxième place (la maison Combe & Cie représente 2,59 % de la production). En 1864, Joseph Danto est l'unique propriétaire de l'usine chemin de Gerland. Il s'associe avec James Perrin pour construire des machines à vapeur non seulement pour la navigation mais aussi pour l'industrie. Avec l'arrivée de Pierre Danto dans la maison Rogeat comme associé, en 1873, la reconversion de l'usine est achevée, la fabrication de machines à vapeur stoppée<sup>5</sup>.

C'est avec la construction ferroviaire que vont se distinguer deux établissements de Gerland. Il s'agit de l'atelier de la compagnie du PLM. et de l'entreprise de Jules Weitz. Le PLM dispose de

multiples bâtiments pour la fabrication de différents produits (gaz, graisses, huiles), pour la réparation des trains et l'usinage de pièces spécifiques, etc. L'usine de Jules Weitz, sise chemin du Pré-Gaudry, est autorisée le 20 juillet 1895 et regroupe des ateliers de chaudronnerie et de construction, avec plusieurs marteaux mécaniques et quelques forges. Jules Weitz, originaire de Mulhouse, qui a effectué un stage en Angleterre dans les ateliers Stephenson après la guerre de 1870, revient en France comme ingénieur de la compagnie des Dombes et des Chemins de fer du sud-est, spécialement chargé de la construction de la ligne Bourg-Bellegarde ; cette opération est difficile du fait du relief de la région et plusieurs viaducs y sont construits. Fort de cette expérience des chantiers ferroviaires, Weitz reprend l'atelier de construction Page, rue du Champ fleuri, avec une trentaine d'ouvriers et se spécialise dans la construction de matériel ferroviaire de voie étroite portative : rails, wagons et locomotives. En 1889, il produit un millier de mètres de voies ferrées et 15 wagonnets par jour. Il s'installe à la Mouche en 1895 et équipe de grands établissements : la Manufacture d'armes de Saint Etienne, le parc d'artillerie de la Mouche, les usines Gillet, la manufacture de Saint-Gobain et des entrepôts portuaires. L'usine double son personnel en moins de quatre ans : en 1894 elle emploie 30 personnes et 60 en 1898. Ce n'est qu'en 1920 que cette entreprise se reconvertit dans la construction métallique (ponts transbordeurs, grues, bétonnières, etc.).

L'industrie nécessite également des appareillages spécifiques et l'appareillage industriel est une industrie de reconversion pour les entreprises de construction de machines à vapeur. Ainsi la maison Danto-Rogeat se spécialise

5 - SAWTELL-BRUN (Sheri), *Danto-Rogeat, aux origines familiales d'une grande entreprise, mémoire de maîtrise, université Lumière-Lyon 2, 1986, 229 p. (dir. Yves LEQUIN).*

dans la fabrication d'appareils de chauffage et surtout la fabrication de cuves émaillées, destinées à l'industrie chimique. L'atelier de construction d'appareils de chauffage et celui d'application d'émail est autorisé le 21 août 1910, 37 chemin des Culattes. La maison Rogeat a débuté en 1836 dans la fabrication de casseroles, de fourneaux émaillés dans un modeste atelier. Dans les années 1840, J.F. Rogeat propose des cuves émaillées aux fabricants de produits chimiques, orientation accentuée par son fils L. Rogeat, formé à l'école de la Martinière comme chimiste. L'arrivée en 1873 de l'ingénieur Pierre Danto, comme associé, puis d'Eugène Vignon pousse vers une spécialisation de cette entreprise dans l'émaillage des cuves. Cette affaire s'est développée par autofinancement, elle emploie 50 personnes en 1895. Deux établissements similaires ont été repérés, celui d'Ecureux et Grondin, chemin de la Grande-famille, spécialisé dans la chaudronnerie et la mécanique, et de l'atelier de construction mécanique de Chion et Gauthier, rue des Bons-enfants.

Pour le transport et la distribution de l'électricité, la nécessité de gagner les câbles électriques le plus hermétiquement possible s'impose rapidement pour éviter tout contact et toute perte d'intensité. C'est le médecin suisse François Borel qui a le premier l'idée d'enrober les conducteurs dans une gaine de plomb et en 1879 il fait construire chez les ingénieurs Demange et Satre la première presse à plomb pour l'enrobage des câbles. Il crée ensuite un atelier à Cortailod, près de Neuchâtel, en 1880 et s'associe avec l'industriel Berthoud. Ensemble ils fondent la S.A. des câbles électriques Berthoud-Borel et cie, installée à Paris et qui sombre dans le krach de 1882. Disposant de nombreux clients, dont la société des Forces motrices du Rhône qui cherche à fournir Lyon en

électricité grâce au futur barrage de Jonage, ils décident d'installer une usine dans la région lyonnaise : l'usine est construite en 1896 sur 7 000 m<sup>2</sup> de terrains contigus au chemin du Pré-Gaudry. Les premiers câbles sortent l'année suivante, même si l'usine n'est autorisée qu'en 1910 par la préfecture. En 1899 s'amorce un rapprochement de cette société avec la Compagnie générale d'électricité (CGE) pour résoudre les problèmes de la fourniture du cuivre, matière première essentielle et coûteuse. En 1910, cette usine dispose de plusieurs ateliers de mécanique, de menuiserie, des huiles minérales et de traitement du brai (le résidu de la distillation des goudrons, pétroles...). L'usine et ses dépendances couvrent 18 000 m<sup>2</sup>, mais le percement en 1904 de l'avenue Jean Jaurès la coupe en deux. Elle emploie 60 ouvriers en 1898, 267 ouvriers et 31 employés en 1914.

---

## L'INDUSTRIE DU BATIMENT

L'industrie du bâtiment dispose d'un contexte favorable dès les années 1850, avec les grands travaux d'embellissement de la ville. L'arrivée de nouveaux habitants des régions voisines, la construction d'usines, de fabriques, confortent cette idée. Il est difficile de cerner l'ampleur de cette activité dans les années 1850 à 1880. On ne trouve aucune répercussion au niveau de la création d'entreprise après la crise de 1882 provoquée par le krach de l'Union Générale. L'immobilier, valeur refuge, n'encourage pas les investisseurs à Gerland. Et pourtant, nous y trouvons des fabricants de tuiles et de briques disposant d'une grande quantité de matière première, l'argile. Ces fabriques se situent au sud, aux lieux-dits du Château de Gerland, de Debourg et aux Ballonnières et emploient une petite quantité d'ouvriers, une dizaine en géné-

ral, pour une saison. Les fours à tuiles et à briques sont installés sur le site d'extraction d'argile. De grandes excavations sont ainsi réalisées, d'où l'origine du quartier dit du « Grand Trou ». Deux entrepreneurs, deux familles vont rapidement sortir de l'ensemble, Broussas et Guerrier, qui possèdent plusieurs sites de production. On ne dispose que de peu de renseignements à leur sujet. D'autres activités liées au bâtiment sont présentes à Gerland, mais relèvent plus de l'artisanat : il s'agit des menuisiers, charpentier, maçons, serruriers, etc.

Les charpentes métalliques se généralisent de plus en plus dans l'industrie du bâtiment, pour la construction d'immeubles mais aussi pour la construction d'usines et d'entrepôts. Les règles de sécurité sont de plus en plus strictes et le recours à l'acier et aux briques de mâchefer de plus en plus systématique. Leur développement est assuré avec l'avènement des grands chantiers mis en branle par l'industrie chimique (raffinage, cuve, etc.) du Sud-Est lyonnais. La société Deorbart, chemin du Pré-Gaudry, fondée en 1900 par Claude Deorbart, ingénieur des mines à Saint-Etienne, est le seul établissement de construction métallique à Gerland. Il fabrique des équipements pour les mines, des gazomètres, des charpentes d'immeuble, puis se spécialise dans la grosse chaudronnerie et la charpente métallique.

La quincaillerie compte aussi plusieurs établissements. Faugier et Cie en est le plus important. Il est issu de la fusion de la société Meunier-Tillard frères, fabricants d'essieux, avec F. Faugier, fabricant de boulons à Perrache. L'usine de fabrication d'essieux chemin de Gerland est autorisée le 12 janvier 1866, sur une superficie de 1 600 m<sup>2</sup>. En 1871 la société Meunier-Tillard frères absorbe Bouchage et cie et l'usine passe

alors à 2 500 m<sup>2</sup>, actionne cinq marteaux-pilons, trois machines à vapeur et six chaudières. C'est en 1875 qu'elle fusionne avec F. Faugier et possède alors deux usines qui sortent environ 75 à 100 tonnes d'essieux et 300 tonnes de boulons par mois en 1889. L'entreprise emploie 244 personnes. On compte aussi une fabrique de grenaille de fonte pour les cartouches, pour les fusils de chasse, un atelier de fabrication de têtes de pioches et de pelles. La ferblanterie est aussi présente, trois demandes concernent le même industriel, Jean-François Fahy, pour une fonderie de zinc, d'étaimage et de galvanisation des métaux, située au 9 chemin de la Scaronne en 1891 et pour un atelier semblable rue Galland en 1902. C'est un fournisseur pour les ferblantiers lyonnais. Quelques fondeurs apparaissent, qui fabriquent des pièces détachées pour l'industrie et le commerce. La société des Magasins généraux est la plus importante : autorisée par le CHPS le 19 avril 1886, elle fabrique de grosses pièces soit pour la marine, soit pour l'artillerie.

A ces cinq secteurs d'industrie s'ajoutent la sparterie, la fabrication de munitions et d'obus, la photogravure, le camionnage, l'imprimerie, etc., sur lesquelles on ne dispose pour l'instant que de peu d'informations.

En l'espace de soixante ans, une véritable zone industrielle s'est créée à Gerland. L'impact de l'industrie se retrouve au niveau des rues mais aussi à travers la vie du quartier. Etablissements industriels, immeubles et maisons cohabitent. Même si ce quartier a été voué à l'industrie, son développement n'a pas été anarchique et a suivi en tous points la vie économique lyonnaise. Les établissements industriels, dans un premier temps ne se sont pas agglutinés les uns aux autres puisqu'ils disposaient de suffisamment de place pour s'installer. Les

premiers noyaux ont attiré et généré de nouvelles industries. Les bâtiments industriels ont laissés des traces dans Gerland mais aussi dans la mémoire lyonnaise : aujourd'hui, le Centre Technique du Cuir, une usine de traitement des déchets, d'anciens abattoirs municipaux, un port d'hydrocarbures se trouvent à Gerland.